

études M. l'ingénieur en chef du département de l'Aisne, en l'invitant à proposer immédiatement les mesures d'organisation nécessaires pour terminer ces études dans un délai suffisamment rapproché.

On écrit de Saint-Petersbourg, sous la date du 1^{er} janvier :

« On apprendra sans doute avec plaisir en France la nouvelle que les négociants étrangers, sans exception, auront prochainement en Russie des mêmes droits que les commerçants du pays. C'est une mesure conforme aux principes de l'économie politique et à l'esprit du droit international européen. Tout le monde sait que c'est de cette façon que la Grande-Bretagne a attiré les capitaux immenses et les connaissances si nécessaires pour établir un commerce sur une si vaste échelle.

« Je vous ai annoncé le manque de numéraire qui, dans toutes les provinces de l'Empire, s'est fait péniblement sentir. Je vous ai exposé les motifs de la disparition périodique de l'argent et de l'or monnayés. Cette situation, loin de s'améliorer, devient de plus en plus critique. Toutefois, une forte maison de banque française, MM. Bonnard et C^{ie}, a tout dernièrement offert à notre Gouvernement de souscrire l'emprunt de 250 millions de roubles et de le verser en argent monnayé. Si cette proposition venait à aboutir, elle mettrait terme à une crise financière que tout le monde prévoit avec inquiétude et la Bourse avec panique. »

FAITS DIVERS.

— L'Académie française a fixé au premier jeudi de février l'élection destinée à donner un successeur à M. de Tocqueville. On a lu à la dernière séance une lettre du père Lacordaire, qui se porte décidément candidat.

— Tous les maréchaux chargés des grands commandements militaires ont assisté, il y a trois jours, à un grand dîner que leur a offert le ministre de la guerre. C'est un dîner d'adieu, car on annonce le départ pour le siège de leurs commandements respectifs de la plupart de ces chefs supérieurs de l'armée. M. le maréchal Bagnagay-d'Hilliers est parti mercredi soir pour Tours, M. le maréchal Canrobert est parti jeudi soir pour Nancy. On annonce le départ très prochain de M. le maréchal Niel, qui se rend à Toulouse, et celui de M. le duc de Magenta pour Lille.

— Sur un trottoir, rue du Faubourg Saint-Antoine, on a trouvé avant-hier soir un enfant de 4 ans environ en état d'ivresse.

C'était un petit garçon blond et rose. Il traînait un petit chariot. Il était en proie à une surexcitation qu'on a en beaucoup de peine à calmer et qui avait déterminé un commencement de congestion cérébrale.

A force de recherche, on a trouvé les parents de cet enfant, ivres-morts dans un cabaret; ils avaient fait boire leur petit garçon avec eux et ils l'avaient perdu en route probablement sans s'en apercevoir.

Ils ont été arrêtés et conduits au poste de police.

— On écrit de Talais, le 4 janvier, au *Courrier de la Gironde* :

« Un bien triste et bien douloureux événement s'est produit dans la journée du 3 janvier, au lieu dit les Bains-des-Olives, commune de Soulac.

« Un ouvrier puisatier, travaillant pour le compte de M. Montourouy, a été enseveli dans une avalanche de huit à dix mètres de sable. Voici comment l'événement a eu lieu :

« Dans l'espèce d'encadrement que construisent l'ordinaire les puisatiers pour élever leur construction, se trouvait un ouvrier qui venait de placer la quatorzième assise. Il allait poser la quinzième. Dix-huit encore restaient à élever, lorsque, voulant enlever l'échafaudage de planches qui soutenait le poids des terrains environnants, une baie se trouva, par ce fait, pratiquée à l'une des parois latérales; par cette voie ou ouverture, une masse énorme de sables fit soudainement irruption dans le puits, et le malheureux ouvrier disparut enseveli. Privés de point d'appui, les couches supérieures ne tardèrent pas à s'affaisser à leur tour, et il fut bientôt recouvert d'une couche de huit à dix mètres.

« A l'appel des autorités locales, la population de Soulac accourut tout entière, ainsi que les ouvriers préposés au déblaiement de l'église du vieux Soulac, auxquels vinrent se joindre bientôt après les ouvriers des travaux de Ouvent.

« Dans cette triste circonstance, tous montrèrent un zèle qui les honore autant que leur dévouement, car ils travaillaient par une tempête affreuse. La nuit seule, ainsi que la violence d'un ouragan déchaîné, purent calmer leur ardeur, et les travaux durent être forcément suspendus.

« A sept heures du lendemain matin, les travaux furent repris et continués avec activité. Les travailleurs étaient dirigés par les autorités locales; par le maire et par le curé de Soulac; par le juge de paix de Saint-Vivienne et par son greffier; par les gendarmes et par le commissaire de police de Verdon; par M. Goudineau, docteur médecin, et par des propriétaires qui s'étaient empressés d'accourir.

« Ce ne fut qu'à midi, et après des efforts inouïs, et malgré les violences d'une tempête effroyable, qu'il fut possible d'arriver à l'endroit fatal où gisait, sanglant et inanimé, le malheureux ouvrier puisatier. On eut donc la douleur de ne retirer de dessous les sables qu'un cadavre méconnaissable. Le docteur déclara que l'asphyxie avait dû être instantanée. »

VARIÉTÉS.

HISTOIRE D'UN PARVENU.

Que la langue française est pauvre! Je veux peindre une élévation légitime, et je ne trouve que le mot de parvenu. Le dictionnaire ne me fournit rien pour désigner celui qui est arrivé. Il y a un nom pour l'intrigue qui usurpe un beau rang, il n'y en a pas pour le mérite qui le conquiert. Jamais, cependant, nul être ne fut plus digne d'une de ces appellations qui honorent que celui dont je veux ici raconter l'histoire; car nul ne partit de plus bas, n'arriva plus haut, et n'employa moins la brigue et la cabale. Je dis ne partit de plus bas, et j'ai certes bien raison. Jugez-en: L'état des ouvriers des villes manufacturières, que la statistique nous montre comme entassés et végétant dans des caves sans jour et sans air, la position des mineurs enfouis comme le minerai lui-même dans les entrailles de la terre, ne nous représentent qu'imparfaitement l'origine infime, la vie silencieuse et sombre de cet être de rebut. Aussi, comme il était traité! Que de mépris! L'étable des animaux les plus immondes, voilà où on le reléguait quand il sortait de son trou, et les plus pauvres cabanes ne lui donnaient qu'à regret l'hospitalité. Cependant, il avait non-seulement ces

qualités solides, comme sa fortune l'a bien prouvé depuis, mais sa jeunesse n'était pas pourvue d'une certaine beauté, beauté rustique et modeste sans doute, assez semblables aux faibles couleurs et aux légers parfums des fleurs sauvages, mais qui en avait la grâce mélancolique! N'importe, on ne voyait pas plus son charme qu'on n'appréciait son utilité.

Notre héros vivait donc dans cet état d'abjection depuis... oh! depuis bien longtemps quand la Providence appela sur lui les regards d'un savant, qui était en surplus un homme de bien. Rien de si perçant que l'œil d'un homme supérieur; il démêle le mérite sous l'obscurité qui le couvre, comme un lapidaire devine un diamant sous la gangue qui l'enveloppe, comme un peintre aperçoit une tête de madone dans la noire figure d'une paysanne barbouillée; notre savant s'arrêta, examine le pauvre être dédaigné, se rend compte de ses qualités secrètes, voit en lui, qui le croirait? une créature qui peut devenir utile, non-seulement à elle-même, mais aux autres. Que dis-je? un futur bienfaiteur de l'humanité, et il jure de lui faire son chemin dans le monde. Mais comment? voilà le difficile. Notre savant était cependant riche, honoré, bien reçu partout; mais, dès qu'il essayait de produire son protégé, dès qu'il le nommait seulement, les rires, les huées accueillaient sa demande de présentation. Que fait-il alors? Il passe par-dessus la tête de riches négociants, de ces savants dédaignés, de ces belles dames moqueuses, de ces grands seigneurs impertinents, et présente notre héros... à qui? au roi! Oui, vraiment, c'est comme je vous le dis, au roi lui-même, au roi d'un grand pays!

Par bonheur, ce roi avait plus de bon sens que sa cour. Il est frappé du mérite de celui qu'on lui recommande; il l'adopte, il le vante, et un jour, dans une grande fête, lui, le roi, il paraît devant tout son peuple avec le pauvre diable à son côté. Quelle gloire! quelle faveur! Voilà sa fortune faite! Ah! bien oui! vous ne connaissez guère les castes! Un parvenu! un gueux crotté! un paysan tout noir de terre obtenir un honneur où eux, grands seigneurs, ils n'ont jamais pu arriver! Paraitre en public avec le roi! Un cri d'indignation, un cri... tout bas, un cri de courtois répliqua à ce sacrilège. Le roi eut beau produire son protégé dans son plus beau costume, dans sa fleur de beauté, rien n'y fit, et, malgré souverain et savant, il allait retomber dans son ignominie, quand lui arriva pour le défendre une protection plus puissante que la science, et un patron plus puissant que le roi, une révolution et un peuple! Le peuple qui connaissait de longue date le pauvre diable et qui se sentait comme représenté par cette créature, brillant peu et valant beaucoup, le peuple prend sa cause en main, et, comme dans ce temps-là on n'osait pas trop contredire le peuple, son favori devint peu à peu le favori de tout le monde. Lui, qui n'avait si longtemps connu que les étables, il voit s'ouvrir devant lui une à une les maisons de la robe, les hôtels de la finance, les châteaux des grands seigneurs, voire même les palais. Il est bien venu de toutes les classes, il est convié à toutes les fêtes, il prend place à toutes les tables, le temps marchant, sa renommée, son influence s'étendent dans toute l'Europe; puis l'industrie, le commerce prenant un grand essor, on l'associe à une foule d'entreprises utiles. Rien d'important ne se fonde, soit manufacture, soit invention scientifique, qu'on ne recherche son nom et son concours, et enfin, de degrés en degrés, de pays en pays, il arrive à cette gloire toute spéciale qui

n'appartient qu'à quelques rares élus parmi les élus. Quelle est donc cette gloire? Oh! vous la connaissez bien! Il y a beaucoup d'hommes dont on vante le nom de leur vivant, et que même on célèbre quand ils sont morts; mais le vrai signe de la supériorité, le sceau suprême de la renommée, c'est que le monde s'occupe de vous quand vous êtes malade. Hé bien! un jour notre parvenu, notre arrivé, notre héros enfin, tombe malade. Comment vous peindre l'émoi universel? Il devient le sujet de toutes les conversations, les journaux donnent de ses nouvelles. Les académies s'inquiètent des remèdes propres à le guérir. Le théâtre même s'occupe de sa santé, la chaire ne dédaigne pas de faire des vœux pour son rétablissement... Le peuple surtout, le peuple pour qui il avait été un soutien, redouble de prières pour qu'il échappe au fléau...; tant d'instances sont exaucées, et un jour... Mais je m'aperçois que je commets un étrange oubli, voilà quatre pages employées à vous parler de mon héros... et je ne vous ai pas encore dit son nom... Voulez-vous le savoir? — Sans doute! — Eh! mais, c'est la pomme de terre!...

E. LEGOUVE,

Membre de l'Académie française.

(Siclé).

THÉÂTRE DES AMATEURS

Dimanche 15 janvier, spectacle à 6 h. :

1. QUAND ON ATTEND SA BOURSE, vaudev.
2. LA CHANOINESSE, comédie en un acte.
3. L'ÉNORE ou LES MORTS VONT VITE, drame en 5 actes.

Prix des places : Première galerie, 1 f. 50 c. — Stalles de parquet, 1 f. 50 c. — Parquet, 1 f. — Amphithéâtre, 75 c. — Parterre, 50 c.

CIRQUE F. LALANNE

Situé Marché au Charbon, à Roubaix.

Dimanche 15 janvier, à 7 heures 1/2 :

LES TONNELIERS, pantomime. — Tableaux équestres. — La Vendetta. — Pyramides. — Courbettes et sauts périlleux. — BLOC, cheval de trait. — Les Echelles chinoises. — Les Oriflammes. — Nouveau Travail. — Polichinelle Vampire. — Croissant, étalon arabe. — Nombreux Intermediaires.

Prix des places : Stalles, 2 f. 50 ; premières, 1 f. 50 ; secondes, 1 f. ; galeries, 50 c.

Lundi, représentation.

CIRQUE F. LALANNE

REPRÉSENTATIONS

LES DIMANCHES, LUNDIS ET JEUDIS.

Abonnements aux représentations

A PARTIR DU PREMIER JANVIER 1860

S'inscrire à l'avance, à l'administration.

Leçons élémentaires — Cours de haute école

— Leçons particulières pour dames —

Chevaux en dressage.

M. LALANNE a l'honneur de prévenir messieurs les amateurs qui ont des chevaux, qu'il met son arène à leur disposition, tous les jours de deux à quatre heures.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

Alm ne répondit pas, affecta un air de défiance et le menaça du doigt.

« Tu ne me crois pas? observa Forster. — Je ne crois ni ne doute, mais je me tais et je réfléchis.

— Parle avec la même franchise que moi; il y aura bien moyen de nous entendre.

— Ecoute mes conditions. Tu me nommeras les personnes par les mains desquelles passerait ma lettre, afin que je juge si je puis leur accorder ma confiance. Je crains que mes communications ne soient de nature à compromettre quelques-unes, et tu comprends que je suis perdu si l'une d'elles vient à rompre le cachet.

Forster ne put dissimuler son embarras. D'un seul mot, son compagnon avait coupé court à tout subterfuge.

« Vois-tu, reprit Alm, tu aurais dû me laisser partir. Tu as eu tort de m'entretenir dans des espérances que tu ne songeais pas à réaliser. Mais je ne m'en plains pas, chacun pour soi. »

Ce reproche immérité affligea Forster.

« Crois-tu que ta lettre serait en sûreté entre... les mains de mademoiselle Rudenskold? dit-il.

— Mademoiselle Rudenskold! répéta Alm; non, je n'oserais pas lui confier ma lettre.

— Pourquoi?

— Ma communication... mais, pour l'amour de Dieu, ne m'expose pas... compromet surtout mademoiselle Rudenskold. Songe un peu, si la lettre était ouverte. Tu ne sais pas... que mademoiselle Rudenskold... Nomme quelque autre personne.

Il s'appuyait familièrement sur l'épaule de Forster; celui-ci, fasciné par son ascendant, lui demanda à voix basse :

« Que dirais-tu de Franc, directeur supérieur des postes? »

— Impossible, impossible! tu ignores que mademoiselle Rudenskold s'est jetée dans les bras du régent; que Franc, — il ne savait que lui imputer, — que Franc... Mais, mon Dieu, tu es trop heureux pour comprendre tout ce qui se fait ici-bas.

— Elle trahirait Feldmans?

— Oui, elle le trahit.

— Alors, nous enverrons la lettre par l'intermédiaire de Brégard, maître de poste à Hambourg.

— Cette voie est-elle sûre?

— Si tu préfères, nous l'adresserons au général Acton, à Naples, ou... à Piédro.

— Qui est ce Piédro?

— Le valet de chambre de Feldmans. »

Alm eut peine à dissimuler sa joie du succès de sa ruse pour apprendre par quel es mains passait la correspondance de Feldmans.

« Remplis une dernière fois les verres, dit-il.

— Tu me quittes?

— Le temps est le seul capital que je possède.

— A ta santé, frère!

— Trinquons! »

Nous nous retrouvons dans le cabinet de Reuterholm, où Alm a déjà rendu compte de sa visite à Forster.

« Je suis content de toi, Alm, dit le ministre. Reviens une autre fois, je ne l'oublierai pas. Maintenant, laisse-moi. »

Alm sortit, et le chef de la police, Norlin, entra.

« Vous m'avez fait appeler, monsieur le baron? »

— Ayez la bonté d'attendre un instant. »

Reuterholm sonna et un valet de chambre parut.

« Prends ce billet, et envoie-le tout de suite au commandant des trabans de Son Altesse le duc. Hâte-toi, Encore un mot. Dis aux secrétaires de presser les dépêches: il faut qu'elles partent dans une demi-heure. »

Le domestique s'éloigna.

« Maintenant, monsieur, nous sommes seuls. Quel est le langage des rues? »

— Mauvais! On est mécontent, sans savoir précisément pourquoi. Le mécontentement est le caractère de l'époque; on murmure.

— Nous renforcerons les postes. Que dit-on dans les cercles élevés?

— Que les jacobins gouvernent, l'acte de sûreté en main.

— Notre police secrète est défectueuse. Il vous faut l'organiser, ne l'oubliez pas. Parle-ton de Feldmans?

— Oui, un peu.

— Que dit-on?

— On désire son retour. On y travaille de plusieurs côtés, pense-t-on, mais personne ne sait rien de positif... on chuchote et on bavarde...

— Et que dit-on de moi?

— Que vous avez eu de la prédilection pour les assassins de Gustave III, ou plutôt pour leurs complices.

— Il y a longtemps déjà qu'on m'en accuse.

— Que le traité que vous avez signé avec la France vous a valu une douceur de quinze tonnes d'or, dont dix pour le régent, trois pour vous, monsieur le baron, et deux pour le chancelier du royaume.

(La suite au prochain numéro).

Mercuriale du marché aux grains de Lille

DU 11 JANVIER 1860.

| | |
|------------------------------------|------------|
| Blé blanc vendu, 1,350 hectolitres | 21 51 |
| Blé macaux id. 330 hectolitres | 20 03 |
| Prix extrême du blé blanc | 19 à 25 r. |
| Id. du blé macaux | 18 à 21 r. |
| Hausse à l'hectolitre : Blé blanc | 0 30 |
| Id. id. Blé macaux | 0 46 |
| Fleurs (le sac de 100 kilog.) | 37 00 |
| Hausse : 0 fr. 10 cent. | |
| Son (le quintal métrique) | 10 50 |

Prix moyen (à l'hect.) des marchés du département, plus Arras.

| | Blé blanc. | Blé macaux. |
|--------------------|------------|-------------|
| Semaine courante. | 20 48 | 18 10 |
| Semaine précédente | 20 48 | 18 15 |
| Baisse. | 0 00 | 0 05 |

TAXE DU PRIX DU PAIN

dressée d'après les bases déterminées par l'arrêté municipal du 25 octobre 1855.

| | Prix du pain par pains d'un kilog. 1/2 : |
|--|--|
| Pain de ménage, le kilogramme | 26 |
| Pain de 2e qualité, idem | 29 50 |
| Pain blanc, idem | 33 |
| Pain de fleur (dit pain français, 125 gr.) | 6 |
| Les deux pains | 11 |
| Les quatre pains | 22 |
| Les huit pains | 44 |